

**Zeitschrift:** Neues Berner Taschenbuch  
**Herausgeber:** Freunde vaterländischer Geschichte  
**Band:** 10 (1905)  
  
**Artikel:** J.G. Zimmermanns Briefe an Haller : 1753-1754  
**Autor:** Ischer, Rudolf  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-128057>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## **J. G. Zimmermanns Briefe an Haller.**

1753—1754.

Nach dem Manuscript der Stadtbibliothek Bern herausgegeben  
von Dr. Rudolf Ischer.

11.

(Bern Bd. 48, Nr. 7).

Mr. le conseiller Steiguer m'a dit un jour qu'il n'y a eu qu'une voix pour vous jusqu'en 1749, et je m'en suis bien apperçu par moi-même. Mais vous croyés que les parens de Mr. Frisching n'ont pas été de ce nombre là. Falloit-il donc vous hair personnellement pour engager F. à cette demarche? Cette même famille auroit reçu Mlle votre fille à bras ouverts si avec 100,000 Ecus elle auroit eu autant de mauvaises qualités qu'elle en a de bonnes. Mr. F. au reste s'est embarqué ainsi uniquement par ambition, je crois que l'amour y a eu peu de part. C'est à vous qu'il vouloit s'unir et non pas à Mlle votre fille.

M. Bernhard Tschärner l'homme de Berne qui s'intéresse peutêtre le plus (ou le plus sagement) pour votre gloire et qui efface bien ce qui s'approche de vous de près ou de loin en Allemagne, a bien souvent des explications avec Mrs. F. L'ainé des frères lui dit il n'y a pas longtems qu'il tachera de toute sa vie d'effacer auprès de vous cette faute de son frère et qu'il cherchera lui-même les occasions pour vous servir ou vous faire tel plaisir que

vous pourriés souhaiter. Ce Mr. est un homme fort raisonnable et d'un caractere ferme. Vous voyés donc que ce ne sont pas de mortels ennemis.

Mr. Frisching le cadet voudra tacher de renouer avec vous d'une certaine façon à Paque ou du moins de faire une espece de paix. Bien des gens qui s'interessent pour vous disent que vous devriés d'abord declarer que vous ne voulés point le voir, et qu'ainsi on seroit tiré d'affaire de coté et d'autre le mieux du monde.

Je me suis abouché avec Mlle Engel sur les presens à faire à la famille Jenner, des robes aux deux dames, une montre à Mr. Jenner le pere (car il n'en a point) et selon l'argent que vous voulés y mettre une tabatiere avec cela. On scait assés ce qu'il faut donner à l'Epoux.

On me fait tort et plus que tort en vous disant que j'ai trop prouvé la beauté de Mlle votre fille. Je ne manque pourtant pas totalement de bon sens, il y a longtems que je me suis dit que c'est une mauvaise politique, aussi n'ai-je loué ici que l'esprit de Mlle de H., pour le reste je disois partout, absolument partout, qu'elle étoit jolie, mais que ce n'étoit pas une beauté. Vous parlés très sagement de ses defauts à Mr. Jenner, et moi (par pure politique) je ne les ai pas oublié en faisant même son Eloge. Pour vous mettre plus au fait je vous dirai que c'est Frisching qui a tant vanté la beauté de Mlle de H., et qu'il l'a fait afin qu'on ne se moque pas de ses amours academiques. Mille personnes m'ont demandé, est-elle donc si belle?

J'ai toujours répondu: Non, mais de grace n'en faites point semblant dans votre famille, je serois perdu à jamais dans l'esprit de Mlle votre fille. Vous savés que les femmes veulent être flattées en tout.

Qu'est-ce que c'est que cet almanac anatomique? Je suis charmé que vous tombiés un peu sur le corps aux Anglois dans votre journal. Je viens d'apprendre d'une lettre de Ruprecht que la 4<sup>e</sup> partie ne sera imprimée que sur la fin de Janvier. Mais les experiences de Pringle, ne sont-elles pas bien utiles?

Mr. votre frère offre son logement à Mr. votre fils et cela de bon cœur, je crois qu'ils seroient parfaitement bien l'un pour l'autre. Voilà encore une chose à desiderer pour ceux qui s'interessent pour votre gloire, c'est une parfaite harmonie entre vous et Mr. votre frère. La nature, votre honneur, la religion, tout le demande. Il ne vous en coutera aucune explication, rien qu'une bonne mine que vous lui ferés à Paque.

Je vous demande mille pardon Monsieur de la liberté dont j'use toujours envers vous. Si je ne vous croyois pas audessus des foiblesses attachées à tous ceux qu'on appelle grands-hommes je ne serai pas contre cent personnes qui vous flattent le seul peut-être qui vous dise la verité.

La pratique va bien Dieu merci, mais je fais mes affaires si secretement qu'on ne s'en apperçoit guères.

Monsieur etc.

ZIMMERMANN.

Berne ce 7<sup>e</sup> Janvier 1753.



Mr. le Dr Langhans en veut à Mlle Segner. Si dans l'occasion vous voudriés bien confirmer ce qu'on dira de lui nous vous en aurions mille obligations.

12.

(Bern Bb. 48, Nr. 12).

Monsieur etc.

Je ne manque aucune occasion de m'entretenir avec vous. Mr. Jenner qui vous écrit aujourd'hui m'en fournit une, et j'en profite avec autant plus de plaisir que le terme de votre voyage s'approchant peu à peu, votre souvenir se présente avec plus de vivacité à mon esprit. J'espère que nous aurons le bonheur de vous voir dès que vos cours d'anatomie seront finis et que vos livres seront imprimés; ici on ne comprend pas ce gout là. Ces Bernois qui ne sont que les copies et les singes des autres nations veulent qu'on les imite à son tour ou qu'on soit d'une espece tout à fait meconnaissable. Au reste je ne scaurois vous dire combien que j'ai appris à me preter à tout, ce qui m'auroit fait enrager à Goettingue me cause ici un eclat de rire; cependant je ne ris pas toujours, quoique je me trouve assés bien (pour un commencement) il me prend souvent des caprices et des degouts qui ne viennent je crois que de l'insuffisance de tous les bonheurs temporels. Une passion pourtant assés constante c'est l'envie de voyager et principalement de voir l'Angleterre, mais quant je pense aux moyens, voilà où je suis arrêté. Alors la patrie me paroît sous un point de vue admirable; mais un peu plus de bonheur dans mes petits voyages m'auroit

appris je crois à penser autrement. Ma pratique est telle que je peux en être content. Je suis beaucoup disposé à présent à ne regarder les choses que du bon côté, ce qui me rend plus heureux que je ne devrois être. Il est vrai que je ne gagne pas pour avoir de quoi vivre, il faut que je supplée toujours de mon propre. Je sens aussi parfaitement les désagremens d'un medecin, mais je tache de m'en mettre au dessus en prevoyant tous les cas imaginables, au moins jusqu'à present il n'y a personne dans les tables mortuaires de mon compte, mais c'est la logique de mes malades qui me chagrine quelquefois. Je n'ai presque point de pratique parmi les gens de la première qualité, et j'en suis charmé. Ils ne payent pas plus que les autres et encore prétendent-ils d'ordonner à un medecin comme à un cordonnier; heureux celui qui après cela retire pourtant ses 5 baches par visite au bout de l'année. Mes collegues ne me font point de mal, je ne dis rien contre eux, cependant je ne leur fais pas la cour non plus, je suis aussi éloigné de l'un que de l'autre. Ma reputation est telle que je la souhaite, on dit par ci par là quelque peu de bien de moi, souvent on ne dit rien et quelque fois un peu de mal pour que toutes choses soient égalées. To pass unheeded by, voilà à mon avis ce qui est le mieux. Ce qui est curieux, j'ai à vint lieues d'ici le plus de jaloux quoique je n'ai point de fortune. Le Dr W e z e l craint que je ne vienne un jour faire du tort à son fils qui est encore à l'ecole, et mes bourgeois ne peuvent comprendre qu'il y a des personnes qui peuvent être contentes d'un homme qui

dans sa jeunesse leur a cassé leurs fenestres et leurs tuiles. C'est si je ne me trompe la raison pourquoi qu'on est toujours le moins estimé dans sa patrie, on ne nous prend pas tels que nous sommes à present, et on ne juge que par ce qu'on a vu lorsque nous étions de petits garçons. Si j'étois general et que j'entrerois en triomphe dans la capitale des ennemis, mon regent diroit, voilà un homme qui dans sa jeunesse n'a jamais scu son catechisme. Vous me dirés voilà bien des bagatelles, mais un homme parle-t-il bien quand il parle de soi-même? et le plaisir d'ouvrir son cœur à la personne du monde qu'on estime et qu'on aime le plus ne surpasse-t-il pas celui de l'avoir entretenu agreablement?

On parle toujours beaucoup de vous et de Mlle votre fille. Mr. le conseiller O u g s p u r g e r a été enchanté de la 1<sup>re</sup> lettre que vous avez écrit à M. J e n n e r , et il l'a crue tellement utile et interessante pour tout le monde qu'il me dit qu'elle devoit être imprimée. C'étoit une façon de parler, cependant j'ai prié M. Jenner d'en oter les affaires de famille et de me faire un extrait de ce qui regardoit uniquement la morale. Il l'a fait après que je lui avois levé ses scrupules. J'ai montré cet extrait à plusieurs personnes, je crois même que l'on en a fait des copies. Tout le monde en fut epris et on n'entend depuis quelque tems que les louages de l'aimable Marianne et les votres. Des personnes peu accoutumées à rendre justice au merite d'autrui ont cédé là dedans aux charmes de votre plume.

Wahrheit hat ein redend Leben,  
Dessen Kraft kein Wiß erfann. —

Madame votre Epouse se remet-elle de sa tristesse? Je fais sans cesse des vœux pour elle et je ne cesserai jamais d'en faire pour votre bonheur et celui de votre chere famille. J'ai l'honneur etc.

Berne ce 11 Janv. 1753.

ZIMMERMANN.

13.

(Bern Bb. 48, Nr. 18).

Monsieur etc.

J'ai senti dans toute sa force ce que vous m'avez dit dans votre derniere lettre. D'abord vous m'attribués une idée que je n'ai eu de ma vie, c'est de vous avoir dit d'anuller votre anoblissement. Faites moi la grace de relire ma lettre.

Si j'ai osé vous dire quelque chose par rapport à la relation dans laquelle on dit que vous êtes avec Mr. votre frere, c'est que j'aurai voulu qu'il n'y eut pas un homme qui ne soit content de vous et qui par consequent vous rende toute la justice qu'on vous doit. Il ne se peut pas qu'on soit plus zelé pour vos interets que je ne suis, toujours pret à prendre votre parti en cas de besoin, toujours occupé à faire sentir dans l'occasion à un chacun ce que vous êtes et les hommages que vous merités.

J'ai observé souvent et d'autres l'ont observé avant moi que vous vous persuadés que Mrs. Frisching se tourneront contre vous en tout tems et qu'ils seront vos plus cruels ennemis. N'étoit-il pas raisonnable après cela de vous dire qu'ils ne pensent pas sur ce pied là et que bien au contraire ils tacheront d'effacer la faute d'un entre eux?

Pour ce qui est de l'affaire de Mr. Langhans il la laisse tomber avec plaisir ausitot que cela vous fait de la peine, et il n'en sera plus parlé. Nous etions bien loin de nous imaginer que vous croirés que Mr. L. epouserait avec Mlle S. aussi les sentiments de son pere. Il a montré ici dans mille occasions qu'il a trop de respect et d'amitié pour vous, pour que vous puissies laisser naitre de pareils soupçons. Cette colonie d'ennemis etoit une idée poetique, nous ne connaissons point ici ces horreurs.

J'ai brulé votre lettre en presence de Mr. Jenner, je souhaite qu'après cela vous puissies en oublier le contenu, comme il est de mon interet qu'il le soit de moi.

Je ne me suis jamais informé du sort de ma these et je ne scai pas ce que vous voulés dire par le bruit qu'elle doit avoir fait, cela est très equivoque. J'ai l'honneur etc.

A Berne ce 23 Janv. 1753.

ZIMMERMANN.

Zimmermann glaubte, der vorstehende Brief sei verloren gegangen, und begann deshalb den nächsten mit einer kurzen Wiederholung des Inhalts, die wir weglassen.

14.

(Bern Bd. 48, Nr. 45).

Monsieur etc.

Votre amitié pour moi va bien loin, je n'ai pu lire qu'avec une espece de honte ce que vous dites de moi dans la lettre à Mr. Castell; cette disputation qui n'est proprement que le resultat de ce



que j'ai appris auprès de vous ne devoit bien mériter vos éloges, d'autant plus qu'il n'y a rien que ce que tout autre avoit pu faire à ma place. Mais je reconnois à ce trait de générosité le caractère auquel je ne cesserai de ma vie de rendre mes hommages. Vous avez su de tout tems pallier les défauts de vos disciples et les encourager après les plus petites espérances qu'ils vous ont donné. Je me souviens toujours avec un plaisir infini combien de fois vous m'avez rassuré dans cette carrière qui m'étoit ouverte à Goettingue, quand je desespérois de tout, et combien de fois je sortois content de chez vous où sans vos soins généreux je me serois abandonné à mon chagrin. Je ne peux cesser de vous souhaiter mille bénédictions quand je pense à tout ce que vous avez fait pour moi.

Je conte que vous aurés reçu à présent le mercure, et je vous demande bien pardon de ce que j'y ai avancé par rapport à votre prétendue vocation à Berlin. On a conté ici cette nouvelle comme venant de Berlin dans une lettre écrite je crois par Mr. Formey à Mr. Bertrand et c'est là dessus que je l'ai fait imprimer. Vous trouverez mon desaveu dans le mercure de Février.

Vous me faites un éloge magnifique du séjour de Berne. Je vous assure que la vie que l'on mène ici me déplairoit infiniment si j'en profitois; j'ai quelques amis que je vois par inclination, et le petit nombre de ceux que je vois par devoir je le diminue de jour en jour. Bien loin de trouver du plaisir dans une vie dissipée je regrette infiniment celle

que j'ai mené à Goettingue qui est la seule qui soit de mon gout.

Je suis fort occupé depuis quelque tems, mais avec tout cela quoique les malades guerissent je ne reçois point d'argent. Mon petit capital à Broug la dernière ressource que j'avois va bientôt manquer, et si les affaires ne vont pas mieux, je serois obligé de quitter Berne et la Suisse dans un an d'ici, si je peux trouver quelque place de gouverneur etc. De 500 Cronos que Mr. L a n g h a n s a gagné pendant le cours de l'année 1752, il n'a pu extorquer jusqu'au mois de Fevrier 1753 que 45 Cronos ou tout au plus 50.

Il m'est arrivé dernièrement un malheur qui m'est autant plus sensible que le ridicule en est la plus fatale consequence. Une fille de paysan d'un extérieur fort simple est venu se plaindre chés moi qu'on l'accusoit d'être grosse, mais que de sa vie elle n'avoit donné occasion de pareils soupçons.... Je croyois avoir fait une belle trouvaille, et que c'étoit là une tympanite. Je lui donnois pour cela les remedes convenables..... mais un beau jour elle accoucha d'un fils bien portant, et voilà la crise de cette tympanite. Vous me dirés peutêtre que D r e - l i n c o u r t l'anatomiste, la faculté de Strassbourg en ont fait encore de plus grandes sottises, mais la mienne n'est pas moins grande pour cela.

D'ailleurs cette historiette a été connue en moins d'une semaine à toute la ville, et j'ai eu pendant quelque tems l'honneur de faire le sujet des conversations de toutes les sociétés. Ce qu'il y a de plaisant c'est quand je fais quelque cure ou enfin



quelque chose qui puisse me recommander, personne n'en parle, mais voilà toute la ville qui s'intéresse au premier faux pas que je fais. C'est là le train du monde.

Seroit-il bien possible qu'on put avoir de l'imprimeur Schoulz votre mémoire sur l'irritabilité à part. En ce cas là oserois-je bien vous prier de me le procurer, cela me feroit un plaisir infini. Je ne suis pas en état d'acheter les Commentaires de la S. R. en entier.

Voilà je pense ma dernière lettre, le bon Dieu vous accompagne et vous rende bientôt à votre chère Patrie, je vous attends avec une impatience inexprimable. J'ai l'honneur etc.

Berne ce 1 Mars 1753.

ZIMMERMANN

Um Ostern 1753 fiedelte Haller nach Bern über, um dort sein Amt als Rathhausammann anzutreten. Zimmermann holte Hallers Bibliothek von Göttingen ab und ordnete Hallers dortige Angelegenheiten. Von der Reise stammt der nächste Brief.

15.

(Bern Bd. 48, Nr. 101).

Monsieur etc.

Permettéz-moi que j'aye l'honneur de vous mander notre arrivée à Francfort. Le voyage s'est fait jusques ici fort heureusement. M<sup>e</sup> votre Epouse se porte parfaitement bien et ne se ressent en aucune façon de ses fatigues. On a été très fâché d'avoir manqué l'occasion de vous témoigner tout le respect qu'on a pour vous naturellement dans plusieurs des endroits par lesquels nous avons passé. On a fait

toutes sortes de preparations à Heidelberg de la part de l'université pour vous recevoir. On vous auroit mené à Schwetzingue (où la cour Palatine se tient actuellement) pour vous presenter à Mr. l'Electeur qui lit vos poesies. Le P. Sedorf, Jesuite et homme d'état que vous connoissés souhaitoit très fort d'avoir l'honneur de vous voir. M<sup>e</sup> votre Epouse vous dira sans doute, comme elle a été reçue à Francfort. Mr. d'O l e n s c h l a g e r m'a adressé le compliment le plus gracieux pour vous, il vous félicite très cordialement de la resolution que vous avés prise de rester en Suisse. V a r r e n t r a p est venu rendre ses devoirs à M<sup>e</sup>. Il souhaiteroit très fort d'imprimer une nouvelle edition du Methodus studii medici. Je ne lui ai point parlé de votre contrat avec Bousquet. Mr. le baron de C r e u z m'a temoigné sa joie sur votre etablissement. Voltaire se trouve depuis quelques jours dans la maison où nous sommes logés. Il se dit fort malade, mais on m'a assuré que le magistrat de Francfort lui avoit donné l'arret dans sa maison sur les requisitions faites par sa Maj. Prussienne, et qu'il avoit promis de ne point sortir de Francfort sans la permission du Roi. Je finis Monsieur en vous assurant derechef de la joie que j'ai de pouvoir être employé dans vos affaires et du plaisir que j'aurois si je pouvois vous être utile par mes petits services. Conservés moi si vous plait cette protection qui me rend le plus heureux de tous les hommes, et soyés persuadé que je serois de toute ma vie etc. etc.

Francfort ce 15 Juin 1753.

ZIMMERMANN.

16.

(Bern Bb. 48, Nr. 103).

Monsieur etc.

Nous sommes heureusement arrivé lundi passé à Goettingue. M<sup>e</sup> votre Epouse se porte parfaitement bien. Nous avons trouvé toute la famille en bonne santé. J'ai revu avec beaucoup de plaisir un endroit qui doit m'être infiniment cher à cause de vous, mais ce qui est risible je ne m'y porte pas bien dès le premier jour ayant pourtant joui à Berne de la plus parfaite santé. Outre les incommodités que j'ai en vue, il me semble que j'ai été transporté de l'Afrique à Petersbourg. C'est ce que j'ai éprouvé pour la première fois lorsque j'étais au haut de la montagne entre Casselles et Munde, cependant tout le monde me veut persuader qu'il fait beau tems et que je suis trop prevenu pour ma Patrie. Mais hélas je ne le suis que trop peu, il me semble que tout le tems que j'ai passé à Berne a été perdu, je me souviens de la vie que j'ai menée ici, et si je n'ai pas fait mon devoir, je trouve pourtant que j'ai vécu d'une façon infiniment plus raisonnable. Ma situation ne sauroit être plus equivoque, ici votre souvenir me charme à tous momens. Je me place quelquefois dans ces endroits d'où j'ai entendu de votre bouche ces verités sublimes qui m'ont fait gouter le plus noble de tous les plaisirs. Je vous cherche partout, je vous suis, et vous êtes dans un endroit qu'ici je deteste. Je ne scaurois vous être plus attaché que je suis. Vous occupés entierement mon esprit, je ne veux regretter le monde que pour vous, mais souffrés que je vous supplie de me tirer de

l'endroit où vous êtes, encore une fois je trouve mille raisons de hair ma patrie et de detester Berne.

Nous esperons de recevoir encore à tems le catalogue des livres que vous voulés mettre en vente, le catalogue de votre bibliotheque etant deja parti. Il se trouve dans notre instruction un article „auch doppelte Bücher auf einem chirurgischen Repositorio an der Thüre nach meiner Stube. Diese können alle dort bleiben und in eine Auktion kommen,“ mais ces livres sont tous empaquetés ainsi qu'on ne sauroit plus les distinguer d'entre les autres.

Le cocher qui nous a amené de Francfort emporte trois caisses de livres d'anatomie, physiologie, botanique. Je voudrois qu'on eut pu observer un certain ordre dans l'emballage des livres, mais la chose n'est pas si facile. Mrs. Brunn et Zinn n'épargnent ni soins ni peines partout où ils peuvent vous être de quelque utilité.

Je ne vous parle pas d'autres choses parceque M<sup>e</sup> votre Epouse et Mr. Zinn vous auront tout dit par les lettres que vous recevés en même tems avec les miennes.

Mr. Pape vous assure de ses respects. Mr. de Brunn qui est examiné et qui a achevé entiere-ment sa dissertation, vous fait aussi presenter les siens.

Faites moi la grace de me conserver votre protection, usés aussi pendant le tems que je suis employé dans vos affaires un peu d'indulgence envers moi et soyés persuadé que etc.

Goettingue ce 20 Juin 1753.

ZIMMERMANN.

17.

(Bern Bb. 48, Nr. 110).

Monsieur etc.,

Nous avons expédié actuellement tous les livres d'anatomie, de physiologie et de botanique dont nous étions persuadé que vous ne penserez pas à les vendre. A présent nous attendons le catalogue de ceux qui doivent être mis en vente. M<sup>e</sup> votre Epouse fait de son côté tout ce qui est possible pour avancer notre départ. Elle a aussi imaginé fort heureusement un moyen pour faciliter le transport de votre famille, ayant refusé à Strassbourg 100 Livres pour une diligence, il lui vint dans l'esprit de faire faire une de votre voiture qui sera très commode et fort légère en même tems, et le prix en sera tel qu'on pourroit le souhaiter.

Nous ne savons pas ce que vous avés dessein de faire des estampes qui se trouvent dans la chambre à plain pied et dans celle que vous avés occupée à l'ordinaire. Faut-il les emballer après avoir oté les cadres et les glaces ou faut-il les vendre?

Mr. de Brunn vous prie de lui marquer le nombre des exemplaires de sa dissertation que vous souhaiterés d'avoir.

Oserois-je aussi vous demander une grace? Ma dissertation se trouve en quantité dans votre bibliothèque, dans une auction il ne vous en reviendrait pas plus que la valeur du papier qui est fort mauvais. Ainsi je serois très charmé si vous vouliez



m'en faire un present, je crois que je pourrois en tirer quelque usage.

La faculté se trouve fort derangé ici, la plupart des leçons sont peu frequentées, les etudiants mecontents. Parmi les professeurs les uns restent dans leur indolence, les autres veulent tout faire et ne font rien. Mr. Zinn fait à présent des leçons de botanique, il s'aquitte de son devoir avec plaisir, en attendant avec assés d'inquietude son sort. Les gazettes litteraires se ressentent bien de votre absence, pour ce mois là j'ose bien dire that they will bedamned, comme les Anglois parlent de certaines pieces de theatre. On a publié cependant dans la derniere feuille que vous vous etiés engagé à y travailler desormais, et qu'on aura de vous comme auparavant des extraits des livres de medecine, de physique, d'histoire naturelle etc. comme auparavant.

Samedi prochain la societé Royale s'assemble chés Mr. Michaelis. On dit qu'il s'agit de vous prier de continuer à être le President de cette Academie. Mr. Mylius a fait quelques remarques sur le star (?) qui y seront lues. Mr. Segner sort de la societé (admirés!).

Mr. Hollmann me dit qu'il y a ici une loix qui porte qu'après la mort d'un Professeur on doit mettre le sceau à ses ecrits afin que les mandemens (Rescripte) ou les lettres du ministre ne tombent pas dans des mains etrangeres. La chose a été executée après la mort de Mr. Peuther et on en a reconnu la necessité d'après celle de Mr. Clap-roth. Il s'agit donc de savoir Monsieur, si par ha-

sard on vouloit vous faire passer pour un homme mort, ce que vous n'êtes pas, comment il faudroit s'y prendre pour ne commettre en rien votre honneur? Mr. Hollmann m'a fait naître cette idée.

J'apprends par M<sup>e</sup> votre Epouse que vous auriés peutêtre la direction des affaires medicinales de Berne, j'en felicite le public. Pour vous la chose est très indifferente, si non que vous aimés à servir votre patrie. Si mon peché originel, le malheur de ne pas être Bourgeois de Berne ne me donnoit pas l'exclusion dans toutes les charges qu'on ne mérite que par le savoir, j'y prendrois peutêtre aussi un petit interêt pour mon propre individu. Mais tout bien pesé je ne suis point fait pour Berne et Berne n'est point fait pour moi. Je me recommande derechef à votre protection et si vous savés un moyen de me placer quelque part dans les pays etrangers je vous en aurois une obligation infinie. Tout ce qui me reste de mon patrimoine ne me suffit pas pour vivre deux ans encore à Berne. Le calcul est juste, je n'ai point de bien, je n'ai point d'esperances chés moi. Que me reste-t-il pour l'année prochaine? Je vous le dis de sang froid, un pistolet et du courage. Bien d'honnetes gens ont pris ce parti là. Mais c'est à vous seul Monsieur, que j'expose ainsi mon etat. J'ai l'honneur de me dire etc.

Goettingue ce 1 Juill. 1753.

ZIMMERMANN.

J'ai trouvé sur votre table un diplome pour Mr. König de la part de la S. R. Qu'en faut-il faire?



18.

(Bern Bb. 48, Nr. 118).

Monsieur etc.

Je suis très sensible à l'honneur de votre lettre, et je vous remercie très humblement de l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde. Si ce Mr. d'Eylan n'est pas un seigneur de Lausanne je ne sçai au monde qui il est.

Je suis charmé d'apprendre qu'on doit vous envoyer tous vos livres à Berne. S'il faut une auction on pourra l'y faire tout comme ici. Nous serions de quatre semaines plutôt à Berne s'il n'avoit pas fallu attendre le retour de ce catalogue que vous n'avez pas encore reçu.

Je me suis acquitté de votre commission chés Mr. Michaelis; il a averti déjà quelque chose de trop et quelque chose de trop peu dans les gazettes, mais lui qui vous écrit tout vous en informera mieux lui-même. Vous me marqués qu'on assignera la veuve de Pierre Frere à Hambourg pour recevoir les paquets de Londres, mais je ne crois pas que j'aye bien lu? Si vous voulés prendre la peine d'écrire vous-même ce que l'on doit mettre sur votre compte dans les gazettes, je crois que ce sera ce qu'il y aura de mieux, car on ne peut pas faire usage de ce que vous venez de m'écrire en partie.

J'ai donné jeudi passé un grand paquet de lettres au charetier de Francfort. Mr. Renier l'y mettra sur le chariot de poste. Je ne vous ai point envoyé les livres nouveaux qui sont venu avec les

lettres parcequ'il vous en couteroit trop. En voici cependant les titres.

[Es folgen Büchertitel, die wir hier weglassen, meist von medizinischen und naturwissenschaftlichen Werken, doch auch Hagedorns moralische Gedichte, 1753, und The spectator.]

Je serois charmé Monsieur si nous pouvions avoir aussi de tems en tems des nouvelles de votre chere santé. Je souhaite de tout mon cœur qu'elles soyent toujours bonnes. Mr. de Brunn vous presente ses très humbles complimens. J'ai l'honneur de me dire etc.

Goettingue ce 15 Juillet 1753.

ZIMMERMANN.

19

(Bern Bd. 48 Nr. 121).

Hochwohlgebohrner Herr, hoch zu Ehrender Gönner!

Ich erkenne mit der vollkommensten Dankbarkeit die große Geneigtheit, die dieselben in Ihrem letzten Brief vor mich bezeugten. Die zum Verkauf bestimmten Bücher habe ich ausgesucht, allein ich konnte nicht mehr als 30 Stück zusammenbringen, die übrigen sind alle verschickt, indem kaum noch ein Drittel von der Bibliothek übrig ist. Ich gedenke also nicht, diese wenige Bücher in eine auction zu thun. Weil nun die ganze Bibliothek nach Bern hinkommt, so will ich mich nun nicht der Freiheit bedienen, mir einige exemplare von meiner dissertation auszusuchen.

Wir haben bisdaher in Göttingen ganz ruhig und vergnügt gelebt, insofern es dieser verdriesliche

Ort zuläßt. Die vergangne Woche aber waren wir von dieser Stille etwas entsehrnt. Die Frau Gemahlin hat, wie es Ihro Hochwohlgeb. schon bekannt ist, der deputation zu vernehmen gegeben, daß sie wegen der geführten administration des Vermögens der Rougemontischen Kinder bereit seye, die erforderliche caution zu stellen, der Herr Prof. Hollmann aber hat sich aus, dieses im Nahmen der Frau Hofrätthin zu thun, sie nahm es an und erwartete, daß sie von der deputation oder dem Prorector finaliter dafür angesucht werde. Den 17. Julius langte ein decretum judicii academici (vom 14. Juli datiert) an, worinn von der Frau Hofrätthin begehrt wird, daß sie innerhalb acht Tagen a dato insinuationis an zu rechnen, eine specielle Erklärung gebe, wie sie vor die noch nicht abgelegte Rechnung die erforderliche Sicherheit zu verschaffen geneigt sei, hernach solle dieselbe auch nicht ermangeln, die denen Rougemontischen Kindern gehörige obligationes und Brieffschaften wie auch des sel. Prof. manualia beyrn Gerichte vorderstamst zu übergeben und die Übergebung der gedachten Vormundschaftsrechnung beschleunigen zu lassen. Auf dieses decret konnte nun keine Antwort den gleichen Tag gegeben werden, weil es den 17. abends spät anlangte.

Den 18. Julii morgens frühe um 11 Uhr kommt ein anderes decret mit dem Anhang einer von der Frau Prof. Rougemont übergebenen imploratio pro impetrando arresto, mit der Auflage, daß die Frau Hofrätthin innerhalb 3 Tagen a dato an zu rechnen ihre Erklärung darüber gebe; die deputation

erkenne indessen den von der Frau Prof. Rougemont erbetenen arrest und befehle der Frau Hofräthin, nichts von Ew. Hochwohlgeb. mobilien aus dem Hause bringen oder wegschaffen zu lassen, bis der Frau Rougemont ihrer Forderung halber die hinlängliche caution (nemlich von zweutausend Thaler) praestiert oder darüber rechtlich erkannt worden.

Die imploratio pro impetrando arresto war kürzlich zu melden des Inhalts „Ihro Hochwohlgeb. hätten die Frau Rougemont durch die Erkauffung des R. Hauses aus demselben verdrungen; an den 6000 Thaler davor Sie das Haus angenommen, hätte sie einen Kindstheil, nämlich 2000 Thaler. Weil nun das Haus seitdem sehr in Abnahme gerathen, so wäre zu vermuthen, daß es bei einem neuen Verkauf weit unter der Summe von 6000 Thaler würde weggehen, folglich (admirés) begehre die Rougemontin vollkommene Sicherheit vor ihren Anteil, nemlich eine caution von 2000 Thaler.“ Auf dieses hin, nachdem ich von der Frau Hofräthin, Prof. Pütter und Hollmann genugsam instruiert ware, ginge ich zu dem Prorector hin und declarierte, „daß die Frau Hofräthin beständig wäre erbötig gewesen, die stipulierte caution von 500 Thalern wegen der geführten administration Ew. Wgeb. zu leisten oder leisten zu lassen. Sie hätte deswegen das endliche Ansuchen des Prorectoris erwartet; sie seye aber sehr befremdet, daß es auf die gedachte Weise geschehen, offeriere übrigens nochmals die begehrte caution von 500 Thalern, die



H. Prof. Hollmann sogleich berichtigen werde. Was aber das von der deputation so enlig approbierte Ansuchen der Frau Rougemont betreffe, so begehre die Frau Hofrätthin zu wissen, quo jure dasselbe könne gemacht werden und auf was vor eine Art die deputation dasselbe Ansuchen gleich könne gutheißen und so handeln, als wann es mit allem Recht wäre gemacht worden?“ Der Prorektor sagte mir, man müsse die Frau R. fragen, quo jure, das Gericht aber habe ihr ihr Begehren nicht abschlagen können. (Riccius, der gegenwärtig ware, thate hinzu, es wäre noch weit im Feld, daß man erkenne, die R. begehre mit Recht eine caution von 2000 Thalern, die Frau Hofrätthin müsse sich nur darüber erklären). Ich antwortete, die Frau Hofrätthin würde sich so erklären, daß sie keine caution der Frau R. zu leisten schuldig seye, und folglich dieselbe weder leisten könne noch wolle, und damit nahm ich meinen Abschied.

Nach meiner Zurückkunft sagte mir H. Hollmann, er wollte die Frau R. überführen, daß sie keineswegs diese caution pretendieren könne. Bütter meinte, es wäre eine weitaussehende Sache. Die Frau Hofrätthin wollte sich in keinen Prozeß einlassen und folglich absolut keine Schriften wechseln. Herr von Brunn rieth ein remedium Heroicum an (davon aber niemand als die Frau Hofrätthin und ich wußte), er wollte sogleich mit der Post nach Hannover, die Sache dem H. Cammerpräsidenten vorzulegen und gehörige Sicherheit pro præsenti et futuro nebst der erforderlichen Satisfaction wegen erlittenen unverdienten affronts zu fodern.

Nachdem er also genugsam von der Frau Hofrätthin instruiert war, so verreiste er wirklich Mittwochs den 18. abends gegen 6 Uhr, um den künftigen Morgen in Hannover zu sein. Damit aber keine Zeit verloren würde, so berathete ich mich noch den gleichen Abend mit H. Hollmann und Pütter, was ferner zu thun wäre. H. Hol. versprache sic! gleich auf den künftigen Morgen seine caution von 500 Thl. zu leisten und in ansehn des übrigen das schon gemeldte zu thun. Pütter wollte eine Schrift aufsetzen, worinn er im Namen der Frau Hofrätthin die caution übergebe, ohne übrigens die gefoderte Erklärung wegen dem Rougemontischen Begehren zu machen, welches er durchaus für unnötig hielte.

Den 19. frühe wurde also die caution übergeben. Herr Hollmann ginge zu der Frau R. und brachte sie zu der Bekanntnuß, daß sie nicht mehr caution fordern könne, als etwan von dem dritten Theil der Summe, um die das Haus wohlfeiler als 6000 Thl. möchte weggehen. Er stellte ihr ferner vor, ob sie auf ihre risque wollte den arrest auf der Frau Hofrätthin mobilien liegen lassen; endlich kam es dahin, daß sie den arrest vor die gegenwärtige Fuhr erlasse (denn man war eben in Bereitschaft 2 Kasten Bücher und ein Faß mit Betten zu verschicken), welches deswegen auch seinen Fortgang hatte. Den 20. ließ die Frau R. den H. Hollmann erinnern, er möchte nun machen, daß die caution vor dem zu vermuthenden Verlust geleistet würde. Er bate mich auf dieses hin zu sich, ich antwortete mit vielen Worten nichts, in der heimlichen Hoffnung, daß der Herr von Brunn uns nach seiner Zurückkunft allerseits

würde zurechte wissen können. Er langte auch wirklich den gleichen Tag, nemlich den 20. abends gegen 6 Uhr nach einer Abwesenheit von 2 mahl 24 Stunden mit einem vorreitenden blasenden postillon an und machte uns folgende relation von seynrer Reise. Nachdem er den 18. abends von Göttingen verreiſet, langte er den 19. morgens um 10 Uhr in Hannover an. Man sagte ihm gleich, der H. Cammer Präsident wäre um diese Zeit nicht zu Hause. Des mittags würde er ein großes tractament geben und nachmittags nehme er keinen Menschen zur Verhör an. Es truge sich aber von ohngefähr zu, daß jemand aus dem Wirtshause ohne Vorwissen des Herrn von Brunn einem Kammerdiener des Herrn von M[ünchhausen] sagte, es wäre jemand aus Göttingen angelangt, der denselben wegen pressanten affairen zu sprechen gedächte.

Um 12 Uhr kam zu größter Verwunderung des Herrn von B. Bericht, er sollte um 4 Uhr bei dem Herrn Cammer Präsidenten audienz haben. Um 2 Uhr ginge der Herr v. Brunn nach dem Herrn Leibmedicus Werlhof hin, erzählte demselben die Ursachen seiner Reise, legte die decrete von der deputation dem Herrn W. vor, welcher dann sogleich in einem Briefe an den Herrn von M[ünchhausen] die ganze Sache auf das bündigste demselben anrecommandierte und allenfalls alle erforderliche caution offerierte, damit die Frau Hofrätthin inzwischen nicht an ihrer Abreise gehindert oder vor derselben auf irgend eine Weise in Göttingen molestiert werde. Als hierauf der H. v. B. sich bei dem H. v. M. einfand, wurde er von demselben auf das aller-



freundschaftlichste empfangen. Er erhellte die ganze Sache mit der ihm gewohnten Freimüthigkeit, welches dem H. v. M. dergestalten gefiele, daß er auch in alles mit ihm eintrate und nach genauer Überlegung der Sache auf die aller gütigste Art alle nur erforderliche Satisfaction versprache. Demnach schickte er gleich nach dem Herrn Secretarius Meyer, welcher sich auf den Abend bei dem Herrn v. B. im Wirtshause einfand und in seiner Gegenwart das rescript so verfertigte, daß man sagen kann, der Herr von Brunn seye eher der Verfasser davon. Der Herr Meyer ließ sich in allem von dem H. v. B. leiten, er ließ sich in seinem Aufsatze von ihm ändern und austreichen, was er nur wollte, und was sich immer thun ließe. Eine copie wurde auf Befehl des Herrn Secretarii in der canzley davon verfertiget, welche die Frau Hofrätthin in Händen hat, damit sie selbst sehen möge, wie sehr man alles in Hannover gethan, was sie nur hätte wünschen können. Das rescript ist überhaupt folgenden Inhalts: daß in allen möglichen Vorfällen der Universität anbefohlen seye, die gehörige Rücksicht auf die vielen Verdienste des Herrn Hofraths zu haben, und derothalben müsse auch nach geleisteter caution für die geführte administration die Frau Hofrätthin im geringsten nicht mehr durch arrest oder irgend eine Abhaltung in Fortbringung ihrer mobilien molestiert werden, weil man in Hannover nicht absehe, wie die caution vor den Antheil der Frau Rougemont an dem Haus könne gefodert werden, da zu dem von dem H. Hofrath gemachten Kauf von Obervormundschafts wegen der consens gegeben worden &c.

Benläufig habe ich die Ehre, Ihre Hochwohlgeb. zu sagen, daß mit der gestrigen Post noch von der Hand des Cammer Präsidenten ein Brief an den H. Hofrath Böhmer angelangt, womit der guten Sache der vollkommenste Nachdruck gegeben worden, daß also die Frau Hofräthin aller möglichen Satisfaction sich rühmen kann, und ihre Reise folglich in Ansehen dessen ungehindert wird fortsetzen können. Ich habe die Ehre mit der vollkommensten Liebe und Hochachtung zu verbleiben.

Ihre hochwohlgebohrnen  
Unterthänigster und gehorsamster Diener  
Zimmermann.

(Göttingen) den 22. Juli 1753.

Das Ende meines Briefes ist in der größten Ehl geschrieben, deswegen bitte ich gehorsamst, mir die confusion nicht übel zu deuten.

20.

(Bern Bd. 48, Nr. 130).

Monsieur etc.

Je suis très sensible à vos chagrins et très mortifié des inquietudes que nous vous causons ici à Goettingue. M<sup>e</sup> votre Epouse est au desespoir de ce qu'il n'y a pas eu moien de partir plutot. On a fait tout ce que l'on a pu pour vous rendre au plutot et aussi vite que vous pouviés le desirer votre chere famille. Mais voici qu'on arrete tous vos effets le 18 Juillet de la part de la deputation, et qu'on nous donne d'autre occupation que celles que le diable donnera eternellement à tous les Professeurs en

droit, Jurisconsultes et avocats qui naturellement seront tombés entre ses mains. Est-il possible après cela de vous parler du jour de notre départ? et ne devrait-on pas plutôt espérer votre pitié que votre colere? Je connois Monsieur cette sensibilité dont vous me faites l'honneur de me parler dans votre lettre, mais c'est précisément pour cela et même sur vos ordres qu'on tache toujours à vous ménager. Pour moi si je ne devois plus avoir le bonheur de vous revoir, je serois moins politique, plus honnête homme, et je vous dirois tout.

Vous pouvez être persuadé que je n'ai donné part et que je ne donnerois part à qui que ce soit de ce qui arrive dans votre famille à Goettingue de quelle nature que cela soit, mais si d'autres le font que ce ne soit pas ma faute. Si jamais vous m'honorés de votre confiance vous me trouverez bien plus discret que vous ne pensés. Aussi souvent que j'ai jase sur votre compte, je l'ai fait pour votre honneur.

Mr. Zinn me dit que les graines de Sibirie ne sont pas encore mures, pour les plantes qu'il doit cueillir et secher pour vous il aura l'honneur de vous en parler lui-même.

Nous avons eu ici la semaine passée Gottsched et Adelgunda, ils ont été logés chés Mr. Richter bel esprit apparemment du même ordre. Toute la ville a été en allarme. La société Teutonique a reçu le grammairien qui y a lu un poeme sur Casselles où il y a des „Landgraf Friedrich allzumahl“ des „Zirk aus Versailles,“ des „Halt ein ihr Tuilleries,“ etc.

De tous les livres que vous avés demandé de M<sup>e</sup> V a n d e n h o e k je n'ai pu avoir que ceux qui suivent: 1. S c h i l l i n g s Chronik. 2. Codices juris civilis ex edit. Treisles. 3. E h r h a r d t Compend. physiolog. cholerae. 4. E s c h e n b a c h observat. 5. Hebenstein anthropolog. 6. T r a l l e s nex cholerae. 7. Hamb. Mag. T-X. — Pour les exemplaires du Catalogue Ruprecht m'a dit qu'ils n'en avoient point qui estoient à vous qu'on avoit rendu ceux que vous avés fait imprimer sur du Patria-papier à votre maison après avoir envoyé 1 exempl. à Mr. de Munchhausen, 1 à Mr. de Harenberg, 1 à M. de Berger et un autre si je ne me trompe à Mr. Werlhof ou de Hugo. Que vous ne leur aviés pas donné d'autre commission. On a envoyé depuis un de ces exemplaires à Mrs. D e m i d o w pour Mr. leur père et Mr. votre fils s'est chargé d'un autre pour Mr. Beurer à Nuremberg.

Mr. Graetzel ayant été sur le point de partir la semaine passée pour les états du roi de Prusse où il doit aller s'établir, il eut le soir à 9 heures un détachement de 12 soldats dans sa maison qui y sont encore, un sergent le garde dans sa chambre, un soldat la bayonnette au bout du fusil est devant la porte de sa chambre, et le reste est à plein pied. Nouvelle preuve de la vanité des choses humaines. On dit qu'on est venu à ces extrémités parcequ'il a fait partir clandestinement quantité de ses effets quoiqu'il aye encore quelques contes à régler ici dans le pays. Au reste Graetzel se trouve du matin jusqu'au soir à sa fenetre et rit à la barbe de tout le monde. Il y a aussi un détachement à ses moulins.

On a trouvé dans les forets à Scharzfeld une fille sauvage que les chasseurs ont poursuivi longtemps avant que de l'avoir pu attraper. Tout son corps est couvert de poil excepté le visage; elle tenoit un couteau avec lequel elle sortit de la terre les racines qui étoient sa nourriture. Sa voix est foible et personne n'y entend goutte. Ce récit est de Mr. Hollmann.

Mr. Zinn travaille avec succes aux gazettes litteraires et j'espere que vous en serés content. M<sup>e</sup> Vandenhoeck au reste se soucie très peu de l'honneur de fournir tous ses livres à Mrs. les journalistes qui ne les achètent pas; elle en fait ses plaintes à quiconque veut bien lui preter ses oreilles. Vous savés sans doute qu'elle s'est declarée qu'elle n'imprimera plus les commentaires de la S. R.

Röderer a delivré il y a longtemps les 3 squelettes, l'organum auditus, la tete demontée, le testicule peint dans les Tr. philosoph. et vos instruments. Meyer et Gesner sont brouillé.

On a reçu hier deux medailles d'or dont le Roi de Danemarc fait present à la société, l'une est de 40 et l'autre de 30 Ducats. Hier il y eut aussi une assemblée de la société Royale. Je vous dirois en peu de mots ce que les sciences y ont gagné. Mr. Gesner a lu un memoire dans lequel il etoit question si les harangues de Ciceron post reditum sont vraiment de lui ou si elles sont supposées? Il conclut qu'elles paroissent bien etre de lui. Mr. Rathlauw a envoyé un memoire en françois dans lequel il decrit un remede contre l'hydrophobie, on m'en a parlé confusement, il est question de l'huile



d'olives, l'huile de vitriol, la theriaque et le musc. On a aussi lu une lettre du comte des Maulesfield (?) dans laquelle il remercie avec les termes les plus polis la société de ce qu'elle l'a bien voulu associer à leur nombre. On a parlé après cela des mesures qu'on avoit à prendre pour le bien de cette compagnie et le tout se réduit à cela que si vous ne restés actuellement President, que tout ira s'écrouler. On dit aussi que M. Meyer a une vocation.

Vous avés envoyé ici une partie de la bibliothèque de Clement sans rien marquer de la destinée, je donnerois ce livre à Mr. Zinn, et je vous prie de lui dire ce qu'il en faut faire.

Mr. Hollmann, ce brave homme, vous a bien de l'obligation pour le present que vous lui avés fait de Glisson, je vous souhaiterois plusieurs amis de cette sorte.

On dit que Vogel le journaliste sera fait professeur. Mr. Zinn est bien inquiet de son sort, Roederer ne paroît demander que de l'argent, il veut bien laisser le travail à son collegue.

Je felicite la patrie des emplois que vous avés remporté, et je souhaite de tout mon cœur que votre chere santé se change toujours en mieux.

Mr. Bornemann (?) vous a écrit une longue epître de Neu-Goettingen en Georgie.

Nous partirons demain en huit selon les apparences humaines, rien ne doit nous arreter, l'arret est levé de la part du ministre. Je souhaite que nous puissions bientôt avoir le bonheur de vous voir.

J'ai toujours très peu de choses à vous dire, je ne sors point, la promenade même des remparts ne

me plaît pas, car pendant mon séjour je n'y ai été que deux fois. Mr. de Brunn disputera samedi prochain. Je suis avec l'attachement le plus tendre et un très profond respect

Monsieur etc.

Goettingue ce 5 Aout 1753.

ZIMMERMANN.

Nach Erledigung seiner Geschäfte für Haller in Göttingen kehrte Zimmermann mit Hallers Familie nach Bern zurück. Im nächsten Frühjahr erst ging sein Wunsch nach einer gesicherten Existenz in Erfüllung. Da erhielt er nämlich hauptsächlich auf Hallers Empfehlung das Stadt-Physikat in Brugg. Vgl. mein Buch: J. G. Zimmermanns Leben und Werke, Bern 1893, S. 33 ff., woselbst alles Nähere.

21.

(Bern Bd. 13, Nr. 55).

Monsieur etc.

Je ne scaurois assés vous exprimer combien que je suis sensible à tout ce que vous venés de faire pour moi. Permettés que dès le premier jour de mon séjour à Broug j'aye l'honneur de vous temoigner ma reconnaissance. Mr. l'advoyer Zimmermann a dessein de donner le Physicat à Mr. Fuchslin le chirurgien, apparemment il craint que je ne fasse du tort avec le tems à son fils, par le credit qu'un pareil poste pourroit me donner parmi la bourgeoisie. Mais si les recommandations que vous m'avés fait la grace, Monsieur, de me procurer arrivent, tout



est gagné. Je vous assure qu'une lettre de Mr. le tresorier Tillier feroit tout ici, et ce seigneur ne vous la refuseroit pas à cause du fils du D<sup>r</sup> Wezel parceque l'on ne pense point à lui donner la survivance dont j'eus l'honneur de vous parler. Mais s'il y a d'autres raisons qui vous empechent de lui demander cette recommandation je me soumettrois avec tout le plaisir imaginable à votre volonté. En un mot, il depend de vous Monsieur de me rendre heureux. Si j'ai cette place le reste s'en suivra très facilement. Si je suis culbuté à present, je le serois pour toujours. J'ai l'honneur de me dire etc.

Broug ce 13 avril 1754.

J. G. ZIMMERMANN.

Oserois-je bien vous prier Monsieur, d'assurer de mes respects très humbles M<sup>e</sup> votre Epouse.

22.

(Bern Bb. 13, Nr. 57).

Monsieur etc.

J'ai obtenu hier devant le conseil la place de medecin de notre ville. Un parent de Mr. Vätterli a protesté chez Mr. l'advoyer Zimmermann contre cette prompte election et il a déclaré en suite devant le magistrat que Mr. V. sera ici au premier jour qu'il viendra avec de meilleurs temoignages que moi et qu'il sera content de la moitié de la pension.

Mais Mr. l'advoyer Zimmermann qui est ici tout puissant a repondu que surement Mr. V. ne pensera pas comme cela, qu'il ne lui avoit point ecrit etc. Après cela on a lu le temoignage que vous

m'avés fait la grace de me donner avec les lettres de S. E. et de Mr. le sénateur Steiguer, et on conclut tout de suite d'une voix unanime que le poste sera à moi. La chose a eu au reste bien des difficultés, mais aussitôt que les lettres de recommandation sont arrivé tout a été gagné. L'intérêt particulier domine ici plus je crois que partout ailleurs, et on se donne la même peine pour remuer quelques grains de sable qu'on a pour partager un Empire. C'est donc à vous Monsieur que je dois encore cet emploi qui me fixera à ce que j'espère pour le reste de mes jours. Je me souviendrais éternellement avec la plus vive reconnaissance de tout ce que vous avés fait pour moi, et je ne cesserais de regarder l'honneur de vous être attaché comme ce qu'il y a de plus glorieux et de plus heureux pour moi dans le monde. J'aurois l'honneur de faire mes très humbles remerciemens à Mr. le sénateur Steiguer aussitôt que j'aurois appris s'il a obtenu la charge de trésorier. Je ne sais pas si j'oserais m'adresser aussi à son Excellence. Oserais-je vous prier Monsieur, de donner là dessus vos ordres à M<sup>e</sup> Meley, J'ai été samedi passé tellement dans des transes lorsque j'ai vu les difficultés qu'on opposoit à mon avancement que dans la crainte que les lettres que vous m'avés fait la grace de me procurer me pourroient manquer, j'ai écrit à Mr. le sénateur Ougspurger pour le solliciter d'écrire à Mr. l'avoyer Zimmerman qu'il connoit. J'espère que vous ne le prendrais pas en mauvaise part. Au moins ai-je emporté le poste sans cela et uniquement par vous, car Mr. O. n'a point écrit. Ose-

rois-je vous prier Monsieur d'assurer de mes respects  
très humbles M<sup>e</sup> votre Epouse etc.

Broug ce 17 Avril 1754.

ZIMMERMANN D<sup>r</sup>.

23.

(Bern Bd. 13, Nr. 67).

Monsieur etc.

J'ai appris avec un plaisir infini que vous m'avez  
fait la grace de vous informer de moi à Berne; il  
y a longtems que j'aurois pris la liberté de vous  
ecrire, si je n'étois réduit à ne vous parler que de  
moi et de mes propres affaires.

Je suis obligé de laisser partir ma belle-mère et  
ma femme sans pouvoir les chercher. J'ai été occupé  
ici dès le premier jour de mon séjour. — Mr. Vät-  
terli se trouve ici de retour de Heidelberg depuis  
environs 8 jours, très indigné de n'avoir pas emporté  
le physicat sur moi. —

J'ai procuré à Mess. Ith, Langhans, Schö-  
binger, de Brunn l'entrée de la société qui se  
forme à Basle, ils ont tous l'honneur comme moi  
d'être vos disciples et j'ai pensé que ce seroit là  
une occasion pour faire quelque chose qui donnât  
une idée de leurs travaux. Ce qui m'arrive ici de  
plus triste c'est que je suis obligé de devenir apo-  
ticaire. Sans cela je ne tirerois pas un sol de ma  
pratique. J'acheterois le fond de Mr. Wezel qui  
ne me viendra pas beaucoup au delà de cent ecus.

J'ai pris la liberté de remercier S. E. par lettre.  
Mr. le tresorier Steiguer m'a fait la grace de me

repondre à celle que j'eus l'honneur de lui adresser. Je suis persuadé que l'avancement de ce seigneur vous consolera de bien des chagrins que malheureusement vous venés d'essuyer.

Je prevois que j'aurois bien de difficultés à m'avancer ici. La regence ne consiste ici que d'une famille, c'est celle de Mr. l'a. Z. y compris les creatures qu'il a avancé. Ils me voient d'un œil très jaloux parce qu'ils me croient appuyé à Berne et surtout qu'ils trouvent que je ne suis pas disposé à leur baiser les pieds comme un chacun est obligé de faire qui veut emporter le moindre bénéfice. Ce n'est pas ici comme à Berne que ceux qui portent le même nom ont les mêmes interets. Agitur de familia, non de gente. Il n'y a peutetre dans le monde une oligarchie plus complete que dans notre petite ville. Aussitot que j'echoue à quelque emploi je prendrois la liberté Monsieur de donner à vous et à quelques autres seigneurs un tableau de ce gouvernement que surement vous ne laisseriés pas aller comme cela. Si je parviens à quelque chose et que je me fais du credit, il m'en coutera la vie ou je fairois regner la justice et l'équité dans un endroit où pour la plupart on semble l'oublier.

Mr. Roth votre parent me veut tout le mal possible parceque je ne suis pas allé le voir avant M<sup>e</sup> la Gouvernante Tscharnier, et dès le premier moment de mon arrivée, ce qui m'étoit impossible à cause de mes occupations et du mauvais tems. Il tache clandestinement à me faire toutes sortes de chagrins.

Comme je n'aurois plus le bonheur de vous voir Monsieur et très honoré Patron permettés moi que je vous fasse mon compliment d'adieu par lettre et que je vous temoigne derechef combien que je suis sensible à toutes les marques de bienveillance et de bonté dont vous avés bien voulu m'honorer en tout tems. Soyés persuadé Monsieur, que je vous serois eternellement attaché et que je ne cesserois de faire des vœux pour votre prospérité.

Broug ce 6 May 1754.

ZIMMERMANN.

24.

(Bern Bd. 13, Nr. 86).

Monsieur etc.

J'avois deja fermé le paquet que j'ai pris la liberté de vous adresser qui me vint encore dans l'esprit de vous demander une grace. Il s'agit d'un certificat pour ma femme qui doit être écrit par Mr. le grand sautier de Berne. C'est l'etiquette quand on a acheté ici la bourgeoisie. Il faut que l'on sache prouver qu'on est d'une honette famille et qu'on soit en possession de 100 Ecus. J'espere qu'un mot de votre part me pourra procurer cette faveur de Mr. de Muralt votre ami. Si vous pouviés Monsieur y faire couler quelque mot à notre avantage, il y auroit toujours autant de gagné pour nous ici à Broug. Pardonnés moi, si je tente tout pour me bien etablir chés moi.

J'ai appris aujourd'hui que l'imperatrice de Russie vous a consulté pour une indisposition. J'en ai



été infiniment charmé. Voilà un article que je n'oublierois pas quand je parlerai de votre pratique. Je sçai que M<sup>e</sup> la Princesse d'Orange a fait autant et peutetre bien d'autres personnes de ce rang là.

J'apprends de Londres que Richardson a écrit une histoire de Sir Charles — — (je ne pouvois pas lire le nom) en 7 volumes que tout le monde lit. J'ai l'honneur etc.

Broug ce 17 de Juin 1754.

ZIMMERMANN.

25.

(Bern Bd. 13, Nr. 87).

Monsieur etc.

Je suis infiniment sensible à la grace que vous venés de me faire de vouloir bien entrer dans l'idée que j'avois d'écrire votre vie. Je vous envoie pour cela l'exemplaire de votre vie que vous avés corrigé en vous priant de me communiquer également vos descriptions de voyages.

Je me fairois un plaisir de suivre le plan que vous me proposés dans votre lettre. Oserois-je bien vous prier de vous arreter dans les memoires que vous voulés bien me donner aux articles suivants de votre derniere lettre.

1. Projets de pratique — comment vous vous y êtes pris, difficultés que vous y avés trouvé. J'ai souvent entendu avec bien du chagrin les mauvais raisonnemens qu'on a fait à ce sujet sur votre conte à Berne. Si vous voulés bien ajouter quelques exemples de vos succes, cela feroit un bon effet. Je

suis fâché qu'on soit obligé de parler ainsi au public. Mais vous le connoissés.

2. Projets pour des hopitaux.

3. Projets pour une medecine experimentale.

Après cela je serois curieux de savoir bien des choses encore dont je vous prie très fort de me parler, p. ex. :

1. L'histoire de votre premiere jeunesse qui n'est surement pas indifferente dans l'histoire d'un homme comme vous.

2. S'il est vrai que vous avés scu jouer plusieurs jeux à la fois? Je scai le cas que vous avés fait de ce genie dont parle Keisler, je ne voudrois pas omettre cela.

3. S'il est vrai que vous avés eu autrefois à Berne des vocations pour Padoue ou Boulogne et pour Petersbourg?

4. Si je dois parler du sort de vos poesies à Berne et dans quel gout?

5. Demarches qu'on a faites en 1736 pour vous retenir à Berne. Heimlicher Mahnung, par qui elle a été faite? Car des Mess. du 200 m'ont put disputer ce fait.

6. S'il est vrai que le ministre a fait venir H u b e r à Goettingue, uniquement parcequ'il étoit votre disciple cheri, et que l'on croyoit que sa compagnie adoucira vos ennuis?

7. Verifier le fait suivant. Que G e s n e r ayant travaillé une fois pendant deux jours sans discontinuer à debrouiller un point d'histoire sans en pouvoir venir à bout et se sentant incapable à supporter

un plus long travail vous alla faire une visite pour delasser, et n'ayant que son probleme en tete vous en parla, et que dans le moment vous lui développiés le tout d'une maniere si claire et si precise que le professeur en fut stupefait et ne pouvoit cacher son chagrin, disant, moi professeur en histoire travailler pendant deux jours à debrouiller ce point sans y reussir, et voici un medecin qui sans se rompre la tete, sans recherche et sans peine developpe tout aussi nettement que s'il en avoit fait son unique etude. Ce n'est pas que je doute de ce fait sachant très bien que vous en pourriés citer cent pour un, mais je serois charmé d'en savoir le sujet pour voir si je pourrois en parler.

8. Une chose très interessante, ce seroit non seulement vos experiences sur les animaux, mais un catalogue complet de toutes vos decouvertes en Anatomie, botanique, Physiologie, histoire naturelle et surtout dans les autres sciences parceque l'on s'y attend le moins.

9. Vos sentimens sur la Religion à l'age de 10, de 20 et de 40 ans. S'il m'est permis de vous faire cette question ?

10. Vos sentimens particuliers sur des matieres d'importance qui se presenteront à l'hazard à votre esprit. Vous savés que par cette raison là les livres in ana ont été si bien reçu quoique pour la plupart on n'aye pas pu s'y fier. Vos sentimens sur la philosophie et principalement sur la metaphysique. Le cas que vous faites de l'eloquence. Quelques idées particulieres sur les differentes nations. Quel-

ques considerations politiques concernant l'état present des affaires de l'Europe. Nouvelles decouvertes que l'on pourroit faire à la façon du projet decrit par Mr. Ellis. Nouveaux voyages pour determiner quelque point d'importance comme la figure de la terre. Enfin Monsieur, il ne depend que de vous et de quelques heures que vous me sacrifierois que l'on dise de vous ce que vous avés dit de Bacon : Valuit hic vir ingenio, quod interiora rerum perspiceret novasque rerum facies et affectiones nemini cogitatas contemplaretur.

11. Succes de vos ouvrages publiés à Goettingue. Profit de Vandenhoek. S'il est vrai que Wettstein a offert 1000 florins pour la seule permission de reimprimer vos commentaires sur Boerhaave.

12. Catalogue complet de vos ouvrages après ce qui se trouve à la suite des op. anatomica.

13. Exemples remarquables de votre imagination, de votre memoire.

14. Vos liaisons avec les grands. Vos correspondances.

15. Explication des vers suivants de M<sup>c</sup>. Furke (?).

Vielleicht daß Könige recht königliche Gaben

Zum Nutzen ihres Staats von dir empfangen haben.

Il n'y a pas un peutêtre là, je scais qu'elle vise à un fait.

16. J'ai allegué une anecdote dont j'ignore le detail sur le conte des Bernouilli qui ont fait connoitre la Suisse d'une façon particuliere à l'empereur de la Chine. Je scai que c'est vous, Monsieur qui me l'avés conté. Oserois-je vous prier de me la

repetet et de me dire quel auteur en a parlé. Peut-être qu'on la trouve dans les lettres edifiantes et curieuses.

Ma femme et ma mere vous assurent avec Madame votre Epouse de leurs respects etc. J'ai l'honneur etc.

Broug ce 17 Juin 1754.

ZIMMERMANN.

26.

(Bern Bb. 13, Nr. 91).

Monsieur etc.

Il paroît par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire que vous n'avez pas reçu le Journal helvetique qui contient la vie que vous avez corrigée avec une lettre que j'ai mis sur la poste le 17 de ce mois. Il est vrai que le même jour j'ai écrit aussi la lettre à la quelle vous venés de répondre, mais il y avoit une autre encore dans le paquet.

Je vous suis infiniment obligé Monsieur, de ce que vous avez bien voulu avoir la bonté de parler à Mr. le grossautier. Sa demande nous met un peu dans l'embarras. Ne suffiroit-il pas que Mr. Fasnacht der Weinschnef, notaire juré qui a écrit le contrat de la maison et qui pourroit peutêtre en montrer une copie, attesta à Mr. de Muralt que ma femme ou sa mere a tiré une telle somme? ou faudroit-il lui envoyer depuis Broug ce contrat qui est une chose d'importance pour nous, le confier à la poste etc.? Il y auroit un chemin plus court, c'est



de demander à Mr. Schmid son exemplaire du contrat, mais après que la maison qu'il a acheté s'est écroulée nous n'oserions ingentem renovare dolorem.

C'est bien plus si l'Imperatrice de Russie a pensé de vous faire son medecin que si elle vous avoit consulté simplement pour une incommodité. N'auriés-vous pas été tenté Monsieur d'accepter un pareil emploi? Je ne connois point ce Mr. Condoidi qui doit avoir remplacé en partie Mr. Boerhaave. Si plait à Dieu ce ne sera pas un chirurgien comme le Roi de Suede en a choisi un pour son medecin du corps.

J'apprends par un Journal que Roederer a eu une vocation pour Groeningen. Son depart ne seroit pas une mauvaise affaire pour Mr. Zinn, et l'ecole d'accouchement pourroit également aller son train.

Etes-vous content de la traduction de votre physiologie que Richardson a imprimé? Il ne pouvoit pas faire moins pour vous qui avés rendu si celebre sa charmante Clarisse. J'espere que les Journaux parleront bientôt de Charles Grandison.

J'écrirois à Mr. Sproegel, en effet je l'avois perdu de vue. Je suis fâché que Mylius ait répondu si mal à votre attente. Est-il encore à Londres?

Je suis allé le même jour que j'eus le plaisir de recevoir votre lettre vous chercher des coquillages à Mandach. J'en ai déjà plusieurs. Mais on y trouve presque que des cornes d'ammon. Si vous voulés que je vous les envoie tout de suite, il n'y en aura guere que de cette espee là, mais si vous

pouviés attendre, alors je pourrois vous fournir peut-être de plusieurs sortes. C'est une nouvelle pour moi que vous donnés dans ce gout.

Quel est le titre et le but du memoire que vous envoyés à Goettingue ?

J'ai commencé samedi passé à examiner les eaux de Schinznacht. — J'ai dessein de faire toutes les experiences possibles sur ces eaux, pour pouvoir ensuite composer un petit ouvrage sur cette matiere.

J'ai l'honneur de me dire etc.

Broug ce 24 Juin 1754.

ZIMMERMANN.

27.

(Bern Bd. 13, Nr. 98).

Monsieur etc.

(Der Anfang des Briefes handelt von Erkrankung der Schwiegermutter und der Frau Zimmermanns.)

J'ai écrit à Mr. Fasnacht l'intendant des caves de L. L. E. E. pour qu'il vous donne une copie vidimée de l'achat de la maison. Je suis bien mortifié Monsieur de vous causer tant d'embarras.

Mylius a très bien fait de mourir, cela s'est-il fait sans opium ? Je suis au reste bien fâché qu'une aussi belle entreprise soit tombée avec lui.

J'ai lu la dissertation de Mr. Seip sur les eaux de Pirmont imprimé à Goettingue en 1748. Je n'ai pas le livre du pere, n'est-ce pas la même chose ?

Le detail de votre pratique m'a bien fait plaisir, l'envie ferme bien souvent les yeux aux gens sur

les faits les plus averés. Vous avés dit vous même quelque part : Les vivans n'ont pas payé encore le tribut que la vertu et le savoir doivent également à l'envie. »

La personne qui a douté qu'on aie fait une *Mahnung* en votre faveur, c'est Mr. de Muralt ancien baillif d'Yverdon, mais il faut savoir que la memoire manque quelque fois le soir à ce seigneur. Le matin la même chose ne lui seroit pas arrivée.

Je suis charmé de savoir le sujet du problème de Mr. Gesner, mais après cela je serois aussi curieux d'en savoir la solution telle que vous la lui avés donnée.

J'ai soupçonné que les *königliche Gaben* se rapportoient au Roi de Danemarc. Mais oserois-je prendre la liberté Monsieur de vous faire encore une question là dessus. Je me souviens qu'à Goettingue je vous ai une fois demandé l'explication de ces vers, vous me disiés que le sujet etoit trop honorable pour vous pour que vous osiés en parler.

Il restent encore plusieurs questions concernant votre vie dans ma derniere lettre auxquelles j'espere qu'avec un peu plus de loisir vous me fairois la grace de me repondre.

Je sais apresent ce que je dois dire pour votre pratique, mais comment suivre le conseil que vous m'avés donné dans votre lettre du 1 Juin « que je ne dois pas dissimuler les difficultés que vous y avés trouvé? »

J'attend aussi que vous aurois la bonté de me communiquer vos descriptions de voyages. Je suis

faché d'être obligé de vous causer tant de peine, mais je ne peux pas commencer à ce qui me paroît avant que j'aye rassemblé tous les materiaux.

Les capucins de Fribourg ou de Soleure n'ont-ils pas fait à quelque occasion des vœux pour vous dans leurs eglises ? Il me semble que vous m'avez dit quelque chose de pareil à l'occasion des prieres que les juifs ont fait pour Mr. Werlhof à la synagogue de Hanovre.

Oserois-je Monsieur vous demander le titre et le but des memoires que vous envoyés à Goettingue ?

J'espere que par les soins que vous donnés à Mr. le tresorier Steiguer, ce seigneur sera bientôt sur son retablissement.

Ma mere et ma femme vous assurent etc.

Broug ce 8 Juillet 1754.

ZIMMERMANN.

28.

(Bern Bb. 13, Nr. 115).

Monsieur etc.

J'apprends dans ce moment que vous êtes de retour de votre voyage. Permettéz-moi que je vous en felicite de tout mon cœur, en souhaitant que le succes en ait été des plus heureux. —

J'ai à present un amas de toutes sortes de coquillages à votre service. Je n'ose pas vous les envoyer par le messenger parceque cela couteroit trop. Mais je profiterai de quelque autre occasion.

Je viens de lire L'inoculation justifié, livre de Mr. Tissot qui à ce qui paroît a eu le bonheur

d'être approuvé par vous. J'ai vu que cet auteur a fait une traduction de votre memoire sur l'irritabilité etc. ce qui me fait bien plaisir.

Mr. Sigun (?) donnera-t-il bientôt la sienne de votre preface que vous avés ajoutée au livre de Mr. Formey?

L'édition Angloise de votre physiologie a-t-elle reussi?

Je ne scai au monde ce qui est devenu de Mr. Ith, il y a plusieurs mois qu'il m'a écrit qu'il alloit se mettre chés Mr. le Dr Cappeler à Lucerne.

J'ai fait cet été la connaissance d'un digne medecin, petit-fils du grand Wepfer qui s'est servi des bains de Hapsbourg. Il m'a extremement encouragé d'achever l'analyse de ces eaux, de repeter bien souvent mes expériences et d'écrire surtout l'histoire de tous les malades qui ce sont servis de ce bain. Mais il se presente un fort grand obstacle à ce dernier article qui est pourtant le plus important, le reste etant facile. On envoie toutes les années une quantité d'incurables de l'hospital de l'Isle à ces bains. Ces personnes sont adressées à Mr. Fuchslin qui en est très jaloux parcequ'il leur donne à tous encore beaucoup de remedes ce qui le met en même de se defaire de ses vieilles drogues. Ainsi moi qui suis le medecin de ces bains, il faut que je voie là sans cesse ce Fuchslin dire à ces gens, c'est moi qui suis votre medecin, vous m'êtes adressés depuis Berne etc. Je ne peux donc point observer ces maladies, et si je venois à bout de pouvoir voir ces gens, je ne serois pas en etat de



bien juger l'effet des bains parceque Mr. Fuchs-  
lin leur fait avaler une quantité de remedes. Cet  
homme là est au reste autorisé par la chambre de  
Mess. les banderets à laquelle il envoie les contes  
et qui lui donne toutes les années des gratifications.

Je suis depuis quelque tems le medecin de Mr.  
le general May, pour lequel vous avés été consulté  
l'hyver passé et qui est infiniment sensible à l'at-  
tention que vous avés donné à son cas. C'est peut-  
être un des plus dignes Bernois, je donnerai tout  
au monde, si je pouvai lui assurer une santé parfaite.

On vient m'appeler pour diner avec Mr. le ge-  
neral chés Mr. Frölich l'Anglois. Faites-moi la  
grace Monsieur de me conduire dans cette affaire.  
Mr. le general ne veut plus rester à Schinznacht  
qu'une semaine. J'ai l'honneur etc.

Broug ce 26 Aout 1754.

ZIMMERMANN.

---

Biographische und sachliche Anmerkungen in  
alphabetischer Ordnung.

Personen, die im Register zu den Briefen im letzten Jahrgang aufgeführt wurden, sind hier weggelassen.

Bacon, Francis (1561—1626), der berühmte englische Philosoph und Staatsmann.

Basel (Brief 23): la société qui se forme à Basle: gemeint ist die naturforschende Gesellschaft.

v. Berger, Joh. Just. (1723—1791) war Hofrat und Leibarzt in Celle.

Bernoulli, Jakob (1654—1705) und Johann (1667—1748). die berühmten Mathematiker.

Beurer, Johann Ambrosius, Apotheker und Botaniker in Nürnberg, † 1754.

Böhmer, Georg Ludwig (1715—1797), seit 1740 Professor in Göttingen.

Bousquet, Buchhändler in Lausanne.

v. Brunn, Schüler Hallers in Göttingen.

Chambre des banderets ist die Vennerkammer, welche aus den vier Vennern oder Bannerherren unter dem Vorsitz des Seckelmeisters bestand und die Aufsicht über die Finanzen hatte.

Claproth, Joh. Chr. (1715—1748), seit 1741 Professor juris in Göttingen.

Clement, David (1701—1760), Pfarrer der französischen Gemeinde in Hannover, schrieb eine Bibliothèque curieuse, historique et critique in 9 Bänden, Hannover 1750—1760.

Condoidi, Panajota, Grieche von Geburt, starb als kaiserlicher Leibarzt in Petersburg im Jahre 1760.

Creuz, Friedrich H. Cas., Baron von (1724—1770), Reichshofrat in Homburg und Dichter.

Demidow, eigentlich Demidoff, eine reiche, russische Familie, aus der zuerst Nicita Demidoff in den Adelsstand erhoben wurde. Seine Enkel studierten in Göttingen. Paul Grigorjewitsch legte in Moskau einen botanischen Garten an.

Drelincourt, Carl (1633—1697), Anatom, Professor in Leyden.

- Ehrhardt, Jodocus, war Stadtphysikus in Memmingen, † 1806.
- l'Electeur: Kurfürst Karl Theodor von Baiern, geb. 1724, wurde 1742 Kurfürst von der Pfalz, war während des siebenjährigen Krieges Gegner Friedrichs des Großen, erbte 1777 Baiern, zeigte sich gefügig gegen die Länder-tauschobjekte Josephs II., die von Friedrich II. verhindert wurden, trat das Innviertel an Österreich ab und starb 1799.
- Ellis, John (1710—1776), englischer Naturforscher.
- Eſchenbach, Ch. E. (1712—1788), Prof. med. in Rostock.
- S. Excellence: der regierende Schultheiß Christoph Steiger, 1747—1759. Er resignierte 1759 und starb 1765.
- Formey, Joh. Heinr. Samuel (1711—1797), Philosoph und Theologe, Sekretär der Berliner Akademie. Er übersetzte die Schrift von de Crousaz (1663—1750, Professor zu Lausanne) «Examen du Phyrronisme ancien et moderne». Haller schrieb eine Vorrede dazu, die Sigun übersetzte.
- Frölich. Es gab zwei Ratsherren dieses Namens in Brugg, Johann Rudolf und Samuel. Der eine heißt, weil er im Ausland gewesen, l'Anglois oder le voyageur.
- Füchslin, Chirurg und Ratsherr in Brugg.
- Furke, Madame, der Name ist unleserlich und die Person unbestimmbar.
- Glisson, Francis (1597—1677), ber. englischer Anatom.
- Gottsched, Joh. Christoph (1700—1766), der bekannte oder berühmte Kritiker und Dichter, der im allgemeinen heute viel milder beurteilt wird, als zu seiner Zeit. Adalgunda ist seine Frau, geb. Culmus.
- Gräkel, Joh. Heinrich, war Besitzer einer Tuchmanufaktur in Göttingen.
- Hagedorn, Friedrich v. (1708—1754), der bekannte Dichter in Hamburg, von H. u. a. mit Haller verglichen. S. Hirzel, Hallers Gedichte, S. 397.
- Harenberg, Joh. Christ., braunschweigischer General-schulinspektor, † 1774.
- Heimlicher (Brief 25) hießen zwei Beisitzer des Kleinen Rates in Bern, welche das Recht hatten, Mahnungen und Anträge aus der Mitte der Bürgerschaft vor den Kleinen Rat zu bringen, ohne die „Mahnenden“ zu nennen. Vgl. Leu's Lexikon.

L'hopital de l'Isle (Brief 28), das Inselspital in Bern, gegründet im Jahre 1354.

Hugo, August Johann (1686—1760), königl. Leibarzt in Hannover.

L'Imperatrice (Brief 24), die Kaiserin Elisabeth von Rußland, die 1741—1762 regierte.

Keyßler, eig. Keyßler, Joh. G. (1693—1743), Hofmann bei v. Bernstorff in Hannover. Er hatte die Schweiz besucht.

May, Friedrich (1692—1776), war Generalmajor in niederländischen Diensten.

Mejer, Johann Eberhard, war Sekretär des geheimen Ratskollegiums Münchhausens.

Melen, Frau, war die Schwiegermutter Zimmermanns, der vor der Übersiedelung nach Brugg eine junge Witwe Steck, geb. Melen, geheiratet hatte.

v. Muralt, Bernhard (Brief 24), war seit 1745 des Großen Rates, seit 1754 Großweibel, der als Stellvertreter des Schultheißen den Vorsitz im Stadtgericht in Kriminal- wie Zivilsachen hatte.

v. Muralt, Johann Bernhard (Brief 27), war 1744—1750 Landvogt von Yverdon.

Mylus, Christlob (1722—1754), Schriftsteller, Vetter und Freund Lessings, der seine Schriften herausgab. Er starb in London zu Beginn einer wissenschaftlichen Reise. Vgl. Hirzel, Haller, Einleitung S. 317.

Olenßlager, Johann Daniel (1711—1778), war Advokat und Ratsherr zu Frankfurt a./M.

Pape, ein Schüler Hallers in Göttingen, sonst unbekannt.

Peuther, Joh. Friedrich (1693—1749), Professor der Mathematik in Göttingen.

Pringle, John, aus Schottland (1707—1782), berühmt. Arzt.

Pütter, Johann Stephan (1725—1807), Prof. jur. in Göttingen.

Rathlaum, Joh. Peter, Chirurg und Geburtshelfer in Amsterdam.

Richardson, Samuel (1689—1761), berühmter englischer Schriftsteller, Verfasser der zu ihrer Zeit vielbewunderten sentimental-moralisierenden Romane „Clarissa“ und „Sir Charles Grandison.“

Richter, G. (1694—1773), seit 1736 Prof. med. in Göttingen.  
Roth, Samuel, ein Onkel Hallers, war seit 1722 Hofschreiber in Königsfelden.

Ruprecht, wahrscheinlich Buchhändler in Göttingen.

Schilling, Diebold, Stadtschreiber von Bern und Chronist.

Seine Chronik wurde 1743 zum erstenmal gedruckt. Sie umfaßt die Zeit von 1468—1484 und mußte in dem alten, mangelhaften Drucke benutzt werden, bis G. Tobler im Auftrage des Berner historischen Vereins sie 1897—1901 in mustergültiger Weise herausgab.

Schobinger, D. Chr. promovierte unter Haller in Göttingen.

Seip (Brief 27), vermutlich Arzt, sonst unbekannt.

Tillier, Johann Anton (1705—1771) wurde 1735 Mitglied des Großen, 1746 des Kleinen Rates, 1749 Deutsch=Seckelmeister, 1754 Schultheiß neben Christoph Steiger.

Tissot, Simon Andreas (1728—1797), berühmter Arzt und Professor in Lausanne. Er wurde später Zimmermanns guter Freund und (1797) sein erster Biograph.

Tralles, Balthasar Ludwig (1708—1797), Arzt in Breslau, trat auch als Dichter hervor.

Tscharner, Mme la Gouvernante, Maria Magdalena, war die Gattin des Hofmeisters Emanuel von Königsfelden und Mutter der bekannten Brüder Niklaus Emanuel und Vincenz Bernhard Tscharner.

Vandenhoef, Anna, war die Inhaberin der damals größten Verlagshandlung in Göttingen.

Varrentrap, Buchhändler in Frankfurt.

Vogel, H. W. (1724—1774), Arzt in Göttingen.

Wepfer, Hans Jacob (1620—1695) in Schaffhausen, einer der berühmtesten Aerzte des 17. Jahrhunderts.

Wettstein, Buchhändler in Amsterdam.

Wezel, Fr. Emanuel, promovierte 1730 in Basel und war seit 1739 Arzt und Rathherr in Brugg.

Zimmermann, Schultheiß in Brugg, entfernter Verwandter Johann Georgs.

---